

ROZ TATTOO SHOP & LES NÉO-NAZIS À QUMPER

Ce dossier est publié dans le contexte de la «1ère Convention du Tatouage» à Quimper, du 7 au 9 septembre 2018, au domaine de Lanniron. Si l'évènement annonce la venue de professionnels et de groupes de musique «ordinaires», le seul salon de tattoo quimpérois présent est Roz Tattoo, ce qui le place au centre de l'organisation de la conv'. Tout le monde ne semble pas informé que Ségolène Donnart (tatoueuse) et Thomas «Tom» Gueguen (pierceur) de chez Roz Tattoo, sont des personnages clés de l'extrême-droite locale, plus précisément du milieu néo-nazi.

Avant d'aller plus loin, des précisions sur le mot «skinhead» sont à apporter. Dans les années 60, en Angleterre, on appelait skinheads («crâne rasé») les jeunes amateurs de musique jamaïcaine (ska, rocksteady, reggae). Le look des skins se basait sur leur milieu professionnel (ouvrier); cheveux courts, bretelles et Dr Marten's. Ils affrontaient la police en manif ou étaient hooligans au stade, mais n'avaient aucun rapport avec le racisme (au contraire, ils étaient métissés). Les skins ont marqué le folklore populaire, ils ont connu un âge d'or en 1969. Dans les années 70, ils ont délaissé la musique jamaïcaine pour jouer de la «oi!», un dérivé du punk-rock. Une partie des skinheads a rejoint l'extrême-droite dans une série d'actes racistes, attirant les médias au point de créer l'amalgame «skinhead = nazi» [voir le film «Made in Britain» de David Leland et les photographies de Derek Ridgers]. Ces nouvelles générations de skins étaient des mineurs en quête de violence, loin du «Spirit of 69». Pour contrer les festivals Rock Against Racism («rock contre le racisme») organisés à Londres [voir le film «Rude Boy» du groupe The Clash], le grand gourou des skins nazis Ian Stuart Donaldson a créé les concerts Rock Against Communism («rock anti-communiste»). Il aurait pu appeler ça «Rock pour la suprématie de la race blanche» mais se dire anti-communiste était moins risqué et plus politiquement correct, surtout en pleine Guerre Froide! Dans les années 80 et 90, les skins antiracistes se sont distingués des skins nazis en les nommant «boneheads» («crâne d'os») et en créant le SHARP («skinheads contre les préjugés racistes»). Plus



Photo diffusée sur Twitter après les violences racistes d'octobre 2014

politisés, d'autres skins ont pris le nom de «redskins» et créé le RASH («skinheads rouges et anarchistes»). Dans les années 2000, le grand public a pu redécouvrir la vraie culture skin [voir le film «This is England» de Shane Meadows], mais pour la plupart des gens, «skinhead» reste synonyme de «militant d'extrême-droite». La distinction skinhead/bonehead est connue des skins, mais elle est parfois floue. Certains skins «apolitiques» tolèrent les boneheads et le logo SHARP n'exprime pas toujours un antiracisme sincère; il sert parfois de simple caution morale. De leur côté, les boneheads pensent être les seuls vrais skinheads mais paradoxalement, ils ont souvent du mal à assumer leurs idées au quotidien, c'est pourquoi ils cachent leurs signes distinctifs et se disent apolitiques. Le milieu skin d'aujourd'hui est donc difficile à décrypter et plein de contradictions. Dans ce dossier, nous parlons des skins nazis uniquement sous le terme «boneheads».